

Éducateurs

ENGAGEMENT ■ Depuis qu'ils existent, les éducateurs ont du mal à expliquer ce qu'est vraiment leur métier

Notre métier, donner envie de s'insérer

Entre image d'Épinal et caricature, les éducateurs n'ont jamais réussi à donner une image de leur action. D'accord, c'est difficile, tant le métier comporte de facettes. Rançon de cet anonymat : on ne sait toujours pas à quoi ils servent.

Patrick Bertharion

Onze heures trente, mi-juin, dans une parcelle de Madargue, sur la commune de Saint-Bonnet-près-Riom.

Deux équipes, encadrées par Jean-François et David, sortent les sandwiches du sac pour la pause casse-croûte. Depuis près de dix jours, ils procèdent au relevage de la vigne.

Un travail en plein air, loin de la ville, auquel certains ne sont pas du tout habitués : tous et toutes viennent du quartier de Croix-Neyrat.

Les jeunes (tous des garçons) ont entre 17 et 23 ans. Les femmes entre 38 et 43. La plupart se connaissent, d'abord dans leur quartier ; ensuite parce que certain(e)s ont déjà travaillé sur d'autres chantiers.

Un travail à part entière

Vendange, maïs, pommes de terre : au fil des années, des liens se sont tissés entre l'équipe d'éducateurs et des agriculteurs. Désormais, certains font appel régulièrement à ces journaliers atypiques.

« Que les choses soient claires, ce n'est pas de la main-d'œuvre bon marché. Tout le monde est payé au SMIC », précise



PLEIN AIR. Travail dans les vignes du côté de Saint-Bonnet-près-Riom ; même si la plupart sont résolument citadins. Mais tous et toutes sont là avant tout pour se faire un peu d'argent et garder contact avec le monde du travail. PHOTO FRANCIS CAMPAGNONE

Jean-François Petoton, éducateur, chargé de l'organisation des chantiers. Ici, pas question d'insertion, mais de « dépannage ».

« Pour l'argent d'abord »

La motivation des membres de l'équipe ? « L'argent ! », lâche le plus jeune avec spontanéité. Suivi par une des femmes présentes : « Ça me fait un "plus" et avec ce plus, on va partir en vacances ».

Une autre intervient : « Par contre, il faut s'organiser. Le matin, il faut préparer à manger pour le soir, préparer les enfants pour l'école ». « C'est pas évident, surtout quand on est seul avec des gamins ».

Travailler à la campagne ? « Je le dis pas, t'es fou ! Je veux pas passer pour un campagnard !!! », lance une voix côté garçons.

L'un d'eux a fait l'objet d'un licenciement économique, « et avec trois en-

fants, c'est dur ». Le plus jeune trouvait qu'il n'y avait pas assez de pratique dans un lycée professionnel. Alors, il fait une « pause » dans les études.

Garder le contact

Le matin, les deux éducateurs passent les chercher et les amènent sur le lieu de travail. Comme dans n'importe quelle entreprise, il faut être à l'heure et faire correctement ce pour quoi on est payé.

« On apprend des trucs nouveaux, c'est bien, mais la campagne, c'est dur, quoi ». Avantages ? « Ça nous aide à ne pas perdre contact avec le boulot », insiste une des mères de famille. Ici, ils apprennent aussi l'autonomie dans le travail.

Chaque année, des dizaines de chantiers comme celui-ci sont organisés dans le Puy-de-Dôme ; sans publicité. Et évitent que des galères ne deviennent sans issue. ■

MISSIONS

Après-guerre

Les éducateurs apparaissent dès la fin des années quarante. À l'époque, ce sont des bénévoles chargés de s'occuper des orphelins de guerre.

Diplôme

Aujourd'hui, le diplôme d'éducateur s'obtient à l'issue de trois ans de formation. Celui d'éducateur spécialisé nécessite une année supplémentaire.

À 90 %

Actuellement, les travailleurs sociaux travaillent au sein de l'Adsea (Association départementale pour la sauvegarde de l'enfant et de l'adulte), financée à 90 % par le Conseil général. L'Adsea du Puy-de-Dôme compte environ 150 salariés.

Spécialisé

Le Parq (Prévention, action, rues et quartiers) est le service de prévention spécialisée de l'Adsea 63. Basé à Cébazat, il compte 13 éducateurs spécialisés qui interviennent sur Croix-Neyrat, Champrobel, la Gauthière et les Vergnes, ainsi qu'en centre-ville de Clermont-Ferrand.

L'Écouteille

C'est un local avenue Charras dont la porte est ouverte à toute situation de détresse ou de mal-être, où chacun peut se confier dans la plus totale confidentialité.

L'Écouteille : entrez, la porte est toujours ouverte à tous

15 h 30, ou 14, de l'avenue Charras. Depuis sept ans, l'Écouteille accueille chaque après-midi les jeunes de 12 à 21 ans.

Face à eux, deux éducatrices, Geneviève et Sabine. Ici, on pousse la porte quand on a envie de parler. De tout, des relations avec ses parents, avec son copain ou sa copine ; de ses inquiétudes sur son avenir.

Des discussions libres, anonymes. Avec, parfois de grosses galères et de vraies détresses.

Cet après-midi-là, c'est un « vieil » habitué qui entre en premier. Trois ans qu'il passe pour parler de son présent, de son passé ; de ses dettes qu'il traîne comme un boulet.

Puis c'est une future étu-

diane en médecine qui recherche du bénévolat. « Je n'ai pas trouvé de boulot pour les vacances, mais je me suis dit que c'était idiot de rester à rien faire, je préfère aider ».

Le dialogue s'engage avec une autre étudiante qui se dépense dans cinq associations en même temps !

Un des plus jeunes visiteurs entre : 15 ans ; et la certitude que son boulot à lui, ce sont ses origines. Le côté « sûr de moi, on me la fait pas » n'est qu'une façade. À 15 ans, il vient ici pour trouver des débuts de réponses à toutes les questions qui lui trottent dans la tête.

Un après-midi comme un autre à l'Écouteille... ■

« Tout faire pour créer une relation qui permet de s'épanouir »

Le Parq (Prévention, action, rue, quartier) est installé à Cébazat. C'est le service de prévention spécialisée du dispositif départemental. Ceux et celles qu'on appelle communément les « éducateurs de rue ».

C'est sur les quartiers Nord et en centre-ville que cette équipe de six éducateurs travaille. « Notre rôle, c'est de s'appuyer sur les ressources d'un quartier et de les valoriser ». Concrètement ? « Cela peut aller du soutien à un club de foot (pour qu'il soit un vrai club sportif, tout en assurant une vraie fonction sociale) à l'organisation de chantiers agricoles ou une expo photo ».

En toile de fond, il y a toujours l'envie de susciter chez quelqu'un le désir



QUOTIDIENNE. Réunion matinale de l'équipe dans les locaux de Cébazat. PHOTO THIERRY LINDAUER

d'insertion ; lui faire admettre l'idée qu'on peut vivre de son travail et que l'accès à l'emploi est possible. En fait, un éducateur s'inspire en permanence des principes de la médecine

chinoise : il ne s'intéresse pas à un symptôme en particulier mais à tout l'environnement de la personne qu'il a en face de lui.

Tous les « plans ban-

lieux » qui se succèdent depuis vingt ans ?

« Certains reflétaient en partie la reconnaissance de notre travail, mais il manque la continuité des dispositifs, on ne change pas les choses en profondeur en deux ou trois ans ».

Incertitudes professionnelles

Pourtant, à un moment où l'exclusion frappe fort, les éducateurs se retrouvent dans la rue pour manifester face à un projet de réforme de leurs statuts « qui part sur une notion économique... Il a même été question momentanément d'une prime au mérite ! De petits détails qui peuvent vider de sens nos métiers ».